

# Lire ou enseigner le roman francophone contemporain comme lieu multilingue et multiculturel

Le cas de *Loin de Douala* de Max Lobe

Gaston François KENGUE(1), Noémie ROCHAT NOGALES(2)

(1) Université de Dschang, (2) Université de Lausanne

---

**Résumé** : L'œuvre littéraire d'Afrique subsaharienne contemporaine, prise globalement, est l'expression d'une idéologie, d'une culture et d'une esthétique particulière (Mendo Ze ; 2017). Inscrivant leur production dans le sillage d'une lutte pour l'amélioration des conditions existentielles, les écrivains issus de cette aire géographique véhiculent implicitement ou explicitement une culture et récréent le lecteur par une esthétique langagière dépouillée des contraintes « standardistes », jugées carcérales et inaptes à traduire fidèlement le vécu culturel ou les pratiques idiosyncrasiques in vivo des peuples. Aussi nous proposons-nous dans cet article d'analyser, par le prisme de la sociolinguistique et de la didactique de la littérature, le roman *Loin de Douala* (2018) de Max Lobe, écrivain helvético-camerounais. La question de recherche que nous structurons est la suivante : Quels choix de langue cet auteur effectue-t-il dans cette œuvre littéraire ? Quel impact ces choix pourraient-ils avoir par rapport à sa diffusion et à son enseignement à l'international ?

**Mots-clés** : roman francophone, lire, enseigner, norme endogène, sociolecte, camfranglais.

---

## Introduction

Max Lobe naît à Douala, au Cameroun, en 1986, et vit en Suisse depuis l'âge de 18 ans. C'est avec *L'enfant du Miracle* (2011) qu'il entre en littérature. Suivront *39, rue de Berne* en 2013, puis *La Trinité bantoue* en 2014<sup>1</sup>, deux romans illustrant la rencontre du Cameroun et de la Suisse à travers des narrateurs faussement naïfs, dans une langue rythmée et inventive. La sortie de *Confidences* en 2016 est l'occasion pour Max Lobe de mettre des mots sur la guerre cachée d'indépendance du Cameroun. Ce roman lui

---

<sup>1</sup>À partir de *39, rue de Berne*, tous les romans de Max Lobe sont publiés par la maison d'édition genevoise Zoé.

vaut de recevoir le Prix Ahmadou Kourouma en 2017 et de rejoindre ainsi la cohorte d'autrices et d'auteurs camerounais distingué.e.s à travers le monde durant les trois dernières décennies. On l'associe à cette nouvelle génération d'écrivains qualifiés de représentants d'un « nouvel âge d'or de la littérature camerounaise » (Ongba, 2018 : 9), après l'époque qui a vu Mongo Beti, Ferdinand Oyono, Guillaume Oyono Mbya, et d'autres encore, faire rayonner la littérature camerounaise d'expression française dans le monde.

Cet ancrage camerounais entamé avec *Confidences* se poursuit avec *Loin de Douala*, un roman publié en 2018 dans lequel le narrateur Jean part avec son « frère-ami » Simon sur les traces de Roger, l'aîné de Jean. Ce dernier a en effet choisi de *boza*, c'est-à-dire de rejoindre l'Europe par petites étapes, empruntant des voies tortueuses et risquées, afin de percer dans le football. De Douala, les deux amis entament donc une traversée du Cameroun sur les traces des *bozayeurs* qui les mènent jusqu'à la frontière nigérienne. Ce périple, qui les rapproche du Nord du pays et, par-là, d'une réalité marquée par les exactions de Boko Haram, a tout d'un voyage initiatique pour Jean. Mais le roman met aussi en scène, grâce à l'utilisation d'une langue mêlant français et expressions camerounaises en vogue parmi la jeunesse de Douala<sup>2</sup>, les lieux populaires de la capitale, puis des villes et villages traversés en route, jusqu'à la frontière qui révèle à Jean une partie du pays bien différente de ce qu'il connaît.

C'est ce travail sur la langue des personnages de *Loin de Douala* qui retiendra notre attention. Comme d'autres auteur.e.s camerounais.es avant lui, mais d'une manière qui lui est propre, Max Lobe joue en effet avec la syntaxe et le lexique français afin de mieux donner à voir les tournures du parler populaire de son pays d'origine, affirmant que l'oralité de ses textes provient tout à la fois de sa volonté de respecter ses personnages et de restituer la façon très imagée de s'exprimer dans les langues camerounaises (*RTS Versus*). De fait, son écriture corrobore en grande partie les observations de Richard Laurent Ongba (2018 : 14) au sujet des auteurs de sa génération :

On note ici une subversion linguistique qui met à mal le français classique. On dirait que c'est en s'appropriant la langue française, en la triturant et en la soumettant au contexte d'énonciation que l'écrivain atteint la pleine mesure de son art. [...] Avec cette nouvelle génération d'écrivains, le « camfranglais », [...] sort du maquis et fait une irruption magistrale dans le champ littéraire. Jusque-là réservé aux renégats et aux laissées-pour-compte, ce parler, frappé d'ostracisme par la classe intellectuelle, est subtilement mis à contribution pour faire parler le petit peuple et tous ceux qui sont en rupture de ban avec la société.

Le champ littéraire camerounais n'est cependant pas l'unique cadre dans lequel s'inscrit l'œuvre de Max Lobe, lui qui affirme tirer son inspiration de toute une tradition narrative plus largement africaine autant que sud-américaine et européenne, depuis Rabelais, inventeur de langue s'il en est, jusqu'à Ramuz (*Le Temps*). Ongba (2018 : 10) identifie ainsi cette génération d'auteurs à laquelle Max Lobe appartient à des

<sup>2</sup> « Ces nouveaux termes du vocabulaire camerounais, Simon et moi essayons de les expliquer à nos mères. Je suis surpris qu'elles ne les connaissent pas. » (Lobe, 2014 : 31)

« écrivains du monde », dans l'esprit du manifeste *Pour une littérature-monde en français* (2006)<sup>3</sup>.

## 1 Prolégomènes

### 1.1 Balisage conceptuel de l'étude

Cette étude de *Loïn de Douala* de Max Lobe se situe au carrefour de plusieurs approches théoriques, car nous croyons que les œuvres produites en langue française par des auteurs et autrices qui ne sont pas originaires de France et que la critique tend à qualifier de « littérature(s) francophone(s) » gagnent à être appréhendées de manière interdisciplinaire. *Loïn de Douala* étant un roman, il s'agit tout d'abord de rappeler que nous sommes face à une création issue de l'imagination et des qualités d'écriture de son auteur. Le genre romanesque dépend de normes qui lui sont propres, à commencer par sa composante nécessairement fictionnelle (Saint-Gelais, 2002). Pour autant, tout discours littéraire est aussi produit « dans une situation sociale, idéologique et linguistique particulière » qui empêche de le considérer comme neutre (Zima, 2011 : 5). En choisissant d'aborder ce texte par le prisme de la sociolinguistique, il est donc nécessaire de garder à l'esprit que les formes langagières mobilisées par Max Lobe ont subi une opération de littérisation avant de se retrouver dans la bouche de ses personnages. Son œuvre devient alors un espace de brassage où l'écriture oscille entre norme prescriptive hexagonale et norme endogène car, pour tisser son récit et le vivifier, l'auteur recourt à une esthétique du métissage ou de l'hybridité linguistique (Ngalasso, 1984), utilisant le français, mais empruntant suffisamment aux sociolectes et autres culturèmes camerounais, notamment au camfranglais en tant que parler hybride en expansion, et aux pratiques idiosyncrasiques locales.

Ce travail approfondi sur la langue permet enfin de proposer une réflexion sur la didactique de la littérature de ces œuvres « francophones », dont la production se retrouve minorée dans les corpus enseignés notamment en Occident. Alors que les étudiant.e.s camerounais.es sont encouragé.e.s à intégrer la littérature inspirée de la couleur locale comme *Loïn de Douala*, entre autres, dans leur cursus, ce qui contribue à doter ce parler plus informel d'une certaine légitimité, qu'en est-il de l'enseignement de ce type de littérature jouant avec les codes du français hors du Cameroun ? Cette langue d'écriture déstabilisante pour un.e enseignant.e non camerounais.e pourrait-elle être une explication à la timide diffusion des textes d'expression française non occidentaux, notamment dans l'enseignement des pays européens francophones ?

### 1.2 Positionnement théorique et méthodologique de l'étude

Nous nous intéresserons dans un premier temps au travail sur la langue des personnages de Max Lobe, dans une perspective sociolinguistique, en vue d'établir les liens qui se tissent entre ces pratiques langagières interstitielles, d'« entre-les-langues » (Ro-

<sup>3</sup>À comprendre en lien avec l'affirmation suivante du manifeste : « Littérature-monde parce que, à l'évidence multiples, diverses, sont aujourd'hui les littératures de langue françaises de par le monde, formant un vaste ensemble dont les ramifications enlacent plusieurs continents. » (*Le Monde*), sans qu'il ne semble plus nécessaire, semble-t-il, de se positionner sur la signification du terme « francophone ». Selon les propres termes de Max Lobe, il s'agit en effet un débat « lassant » (*TV5 Monde* : , consultée en ligne le 05 avril 2022, minute 7 :44).

billard, 2001) et leur contexte social d'enracinement, le Cameroun se caractérisant par un multilinguisme à outrance, avec environ 280 langues identitaires auxquelles s'ajoutent deux langues officielles (français/anglais) et deux langues véhiculaires (le pidgin-english et le camfranglais).

Sur le plan de la didactique de la littérature, la question de l'enseignement de textes tels que le roman de Max Lobe, au carrefour de diverses langues et cultures, se pose dans le contexte scolaire et/ou universitaire. Une enquête minutieuse sur la question n'étant pas possible ici, un rapide survol des pratiques recensées d'enseignement des « littératures francophones » nous permettra toutefois de souligner le chemin qu'il reste à parcourir pour que ces textes soient abordés en confiance par les enseignantes et enseignants de français hors du Cameroun. De fait, cet article souhaite avant tout encourager les divers spécialistes des langues et cultures mobilisées par les textes « francophones » à proposer des outils favorisant l'intégration de tous les écrits en français dans l'enseignement secondaire et universitaire, sans que la langue de l'auteur ou de l'autrice ne représente un obstacle ou un sujet de crainte.

## 2 *Loin de Douala, carrefour des langues et cultures camerounaises*

Le roman francophone contemporain d'Afrique subsaharienne ne saurait se lire sans une réelle prise en compte des dimensions linguistiques et culturelles de son espace de production. Sa parfaite compréhension serait même subordonnée à l'aptitude du lecteur à cerner la variation, les interférences linguistiques et les références culturelles qui le construisent, l'enrichissent, l'enracinent et l'animent. En effet, comme nombre de romans africains actuels, *Loin de Douala* est traversé par une forte oralité caractéristique du texte négro-africain traditionnel dont Max Lobe en fait la marque de fabrique afin de ne pas renier ses origines, notamment sa camerounité<sup>4</sup>, même s'il vit en Suisse depuis plus d'une dizaine d'années et en a même déjà acquis la nationalité. Il n'a d'ailleurs pas hésité à confier à la Radio Télévision Suisse (RTS) sa source d'inspiration en ces termes : « Il est difficile pour moi d'écrire sur quelque chose que je n'ai pas vécu. J'ai besoin de ressentir les choses, de les vivre, c'est le ventre qui écrit ». *Loin de Douala*, en effet, s'inscrit et s'enracine dans un contexte camerounais marqué par la diversité socio-linguistique, identitaire et culturelle. Son écriture est ainsi le reflet des pratiques linguistiques métissées dues au plurilinguisme ambiant qui a pour corollaire le contact des langues. Cette posture scripturaire empreinte de réalisme socio-linguistique est confirmée par les culturèmes et l'hétérogénéité linguistique de diverses catégories dont les emprunts et calques linguistiques, l'alternance codique, les néologismes sémantiques et morphologiques, sans oublier les particularismes énonciatifs.

### 2.1 L'emprunt lexical et les calques d'expression

Pour « construire [l']identité individuelle et sociale » (Ploog et Rui, 2005 : 11) de ses personnages, Max Lobe exploite suffisamment l'emprunt lexical, procédé d'appropriation

<sup>4</sup>Max Lobe a effectué un voyage au Cameroun en 2015, et en a profité pour redécouvrir la richesse humaine et géographique de son pays d'origine. Ce retour aux sources lui a permis de s'imprégner du pays où il est né et où il a grandi, et d'être au plus près des Camerounais, pour « sentir leur peau, boire leurs paroles, avaler leurs rires ». (Émission RTS, consultée en ligne le 23 juin 2022 à 9h.)

tion du français sans doute le plus fécond au Cameroun. À en croire Ngalasso (1984 : 16), il s'agit d'« éléments qui passent d'une langue à une autre, s'intègrent à la structure lexicale, phonétique et grammaticale de la nouvelle langue et se fixent dans un emploi généralisé de l'ensemble des usagers, que ceux-ci soient bilingues ou non ». Il existe plusieurs critères d'identification des emprunts<sup>5</sup> qui permettent d'aller au-delà de cette acception qui tend à restreindre l'emprunt à la dispersion géographique. En effet, les personnages de Max Lobe n'exploitent pas exclusivement les termes dialectaux correspondant à des formes d'emploi généralisé. Ils ont constamment recours aux statalismes, entendus comme mots qui servent à désigner des réalités locales ou exclusivement nationale, et que Bernard Pöhl (1985 : 10) définit comme « tout fait de signification ou de comportement observable dans un pays, quand il est arrêté ou raréfié au passage d'une autre frontière ». C'est ainsi que Poirier (1995 : 29) y classe les mots relatifs à la toponymie, à l'oronymie<sup>6</sup>, à l'odonymie<sup>7</sup>, à la culture, à la cuisine... Les personnages y recourent généralement, soit lorsque la périphrase française s'essouffle, soit lorsqu'ils veulent authentiquement mettre en exergue un fait culturel local, soit lorsqu'ils veulent éviter les explications métalinguistiques. Dès lors se justifient les mentions explicatives faites souvent par l'auteur dans son œuvre pour garantir tout au moins la lisibilité et la compréhension par des lecteurs et lectrices culturellement non encré.e.s. Considérant les extraits ci-après, nous y identifions divers types d'emprunts :

– *kaba ngondo* : du duala<sup>8</sup>, n. m., désigne une robe très ample, longue jusqu'aux chevilles et aux manches larges.

« Elle, une robe très ample, longue jusqu'aux chevilles et aux manches larges : le *kaba ngondo* ». (p. 11)

– *bitter kola* : du pidgin-english, n. m., petite kola blanche, amère, aux vertus thérapeutiques et aphrodisiaques.

« Ses lèvres se plissent comme s'il avait avalé un kilo de *bitter kola*. » (p. 19)

– *mintoumba* : de l'ewondo<sup>9</sup>, n. m., boule de manioc sous forme de purée faite à l'huile de palme.

« Ces petites mains proposent aussi du pain de manioc à l'huile de palme – le *mintoumba* – » (p. 43)

– *motorboy* : du pidgin-english, n. m., désigne le convoyeur, homme-à-tout-faire, agent chargé d'accompagner et de surveiller un transport.

« Le chauffeur et son *motorboy* rangent les sacs sur le toit du véhicule et dans la soute. » (p. 43)

<sup>5</sup>Depuis 1988, les membres de l'équipe IFA ont donné quatre (4) critères fondamentaux d'identification de l'emprunt lexical : la fréquence ou nombre des attestations, la dispersion géographique, la dispersion dans les différents types de source, la dispersion chronologique (persistance dans le temps), puis, Tabi-Manga (2000), etc.

<sup>6</sup>Branche de la toponymie consacrée aux noms géologiques ou topographiques (montagnes, collines, etc.).

<sup>7</sup>Etude toponymique portant sur les voies de communication (rue, routes, etc.).

<sup>8</sup>Le duala est une langue parlée dans la région du Littoral au Cameroun.

<sup>9</sup>L'ewondo est une langue parlée dans la région du Centre au Cameroun.

– *kongossa* : argot d'origine duala, n. m., désigne les commérages de quartier, les ragots, cancans, médisances et rumeurs publiques...

« Malgré toutes les rumeurs qui couraient au sujet de son commerce, Mamie Yossa faisait toujours le plein. Tout ce *kongossa*, cette médisance, ce commérage, au final, ne lui ramenait que des *asso*. » (p. 50)

– *mbéré* : argot camerounais, employé également au Burundi et au Rwanda, n. m. désigne le policier ou le gendarme, en référence à leur bonnet ou chapeau appelé « béret », qui fait partie de leur uniforme.

« Tu t'prends pour qui, toi ? T'es *mbéré*, hein, t'es flic ? Si je dis que j'sais pas, c'est que *je ne sais pas*. Merde ! » (p. 77)

À l'observation, le lexique issu de différentes langues camerounaises s'intègre bien dans le texte romanesque de Lobe, et fait corps avec le français, langue principale d'écriture. On peut dire que le recours à ces lexies issues des langues locales est un marquage identitaire ayant principalement pour fonction de « faire *couleur locale*, de plonger l'allocutaire immédiatement dans une atmosphère culturelle particulière » (Ngalasso, 2001 : 18). Nous l'avons vu, autant sur le plan culinaire que sur celui des pratiques socio-langagières, la norme standard cède la place à la norme endogène et libère l'imagination et l'expressivité des personnages. Le recours libre aux termes dialectaux constitue à cet égard un indicateur potentiel et palpable de la dynamique des langues. Non seulement il « perturbe » les langues, met du « désordre » (Robillard, 2001) dans les langues, mais aussi il participe de la « mixité ». Il est donc symptomatique des mélanges et des changements lexicaux qui feront du français au Cameroun non plus « une langue du colonisateur, langue de l'assimilation culturelle et politique, mais plutôt [un] outil de communication utile qui appartient désormais au patrimoine linguistique du pays ». (Daff, 1996 : 145). Le texte devient de ce fait un lieu d'hybridité et de métissage linguistiques pris en charge non seulement par l'emprunt lexical, mais aussi par les calques d'expression.

Les calques d'expression sont des formes situées entre emprunts et néologismes, et gardent une place importante dans l'observation des phénomènes de contact de langues et de diglossie. Ils consistent à utiliser des unités lexicales d'une langue d'accueil suivant l'ordre syntaxique de la langue source. Georges Mounin (1974 : 58) présente le calque comme une « forme d'emprunt d'une langue à une autre qui consiste à utiliser, non une unité lexicale de cette langue, mais un arrangement structural, les unités lexicales étant indigènes ». En tant que procédé ayant une influence considérable sur la syntaxe, voire nécessitant une compétence culturelle de la langue source, « le calque n'est pas toujours compris du locuteur peu ancré dans la norme endogène » (Njoh Kome, 2009 : 201). Dans ce sens, une forme syntaxique d'une langue camerounaise par exemple peut ainsi être reproduite en français, comme on peut le voir dans les exemples ci-après :

– *taper la bouche* : Parler inutilement, se livrer à un bavardage creux.

« Laisse-le *taper sa bouche* bèp-bèp-bèp comme il veut. » (p. 14)

– *entendre dans ses oreilles* : Forme redondante à valeur emphatique exprimant l'inédit.

*déposer quelqu'un loin d'un dossier* : Ne pas faire confiance à une personne ou l'esquiver.

« Comment peux-tu faire confiance à cette bande de corrompus que n'intéresse qu'une grosse enveloppe ? Est-ce que *tu as déjà entendu dans tes oreilles* que la police a retrouvé un porté-disparu dans ce pays-ci, eh ? Cela serait connu depuis longtemps ! Donc, *dépose ces gens-là loin de ce dossier*. » (p. 28)

– *ramasser ses pieds* : Se déplacer, prendre la décision de se rendre quelque part.

« *Elle ramasse ses pieds* pour venir ici me donner des leçons de morale. » (p. 58)

– *cogner à la porte* : Etape initiale des démarches menées auprès des parents et ancêtres en vue de prendre femme. C'est une phase décisive du mariage coutumier qui précède le mariage civil.

« Plusieurs étaient venus *parler* à ses parents. Ils avaient dit leur intention de *cogner à la porte* pour verser une dot [...] On parlait de plus en plus de *cogner à la porte* et de préparer le mariage civil. » (p. 96)

On le voit, le roman de Max Lobe mérite une attention particulière du point de vue de l'expression des identités linguistiques et socioculturelles. Par ces calques d'expression, le français se libère en quelque sorte des chaînes de la norme hyper-centrée qui le déconnecte des pratiques culturelles et socio-linguistiques francophones. Bien plus, l'entrée en contact avec la culture et les langues camerounaises facilite l'accommodation du français qui s'enrichit ainsi sur le plan stylistique et « se drape de tournures typiquement indigènes, signe d'une révolution linguistique » (Onguene Essono, 2003 : 226). On peut relever pour le mentionner, que ces calques d'expressions auxquels recourent les personnages de Lobe ne traduisent aucunement une incompétence linguistique. Bien plus, il s'agit d'emplois fortement culturalisés visant à rester soi-même et à traduire fidèlement le vécu ou les réalités sociolinguistiques topiques.

Les emprunts et les calques constituent donc, entre autres, dans la littérature camerounaise contemporaine, des phénomènes issus du contact du français avec les langues camerounaises. La norme endogène, celle qui régit le discours des personnages ici, tout en participant de l'enrichissement du français, est soucieuse de l'authenticité socio-identitaire, culturelle et linguistique des locuteurs camerounais francophones. Ces contacts linguistiques donnent aussi fréquemment naissance à l'alternance codiques, un phénomène tout aussi sérieux qui mérite d'être étudié ici.

## 2.2 L'alternance codique

Le champ littéraire francophone en général et camerounais en particulier révèle des interactions entre personnages, construites autour de « l'instabilité linguistique » (Calvet, 2005 : 16), les pratiques langagières hybrides et très fluctuantes. En effet, en tant

que manifestation par excellence du contact des langues, l'alternance des codes est une stratégie discursive que l'on observe fréquemment dans les productions orales et écrites actuelles en contexte multilingue, et que Gumperz (1982 : 57) définit comme « la juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal, de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents ». Elle se présente dans *Loïn de Douala* suivant le modèle du « code mixing » qui désigne, selon Bonnot (2001 : 72), une alternance où, pour former un seul message, le locuteur passe d'un code linguistique à l'autre à l'intérieur d'un groupe, d'un syntagme ou d'une proposition. De ce fait, elle est la manifestation d'une identité double ou hybride voire plurielle, et trahit les diversités linguistique et culturelle des personnages-émetteurs. Ce type d'interférence linguistique est visible dans les extraits ci-après :

– Pourtant, *I swear*, je voudrais dire à Roger que la mort de papa me touche moi aussi. (p. 18)

« Pourtant, *je jure*, je voudrais... »

– Eh oui, les gars ! Notre Roger Milla est *go*, lui, en Mbeng ! (p. 24)

« Eh oui, les gars ! Notre Roger Milla est *parti*, lui, en *Europe* »

– Hey, ma'moiselle, c'est *how* ? J'attends toujours mon riz-sauce d'arachide ! (p. 51)

« Hey, ma'moiselle, c'est *comment* ? J'attends toujours... »

– Je *wanda* sur lui, avait appuyé un autre aux oreilles de lapin. (p. 51)

« Je m'étonne de son attitude, avait appuyé un autre ».

– À mon retour, j'entends Omar dire : « Si c a n'avait dépendu que de moi, *man*, il aurait pu rester ici autant qu'il le souhaitait. Et avoir tout ce qu'il voulait. Je dis bien *tout* ! les vraies *feuilles*, les caisses de luxe, les *nga* avec de belles fesses, les piaules, tout et tout. Hey ! Attendez les mecs, regardez-moi bien, Premier ministre dans mon gouvernement ? C'est pas rien, les gars ! Je dis que *c'est pas rien* ! Mais bon... Il a fait son choix. Je crois que le foot, c'est sa *life*. (p. 76)

« À mon retour, ... : « Si c a n'avait dépendu que de moi, *gars*, il aurait pu rester ici... *L'argent* vrai, les *voitures* de luxe, les *filles aux* belles fesses, les *maisons*, tout et tout. ... Je crois que le foot, c'est sa *vie*.

Au regard de ces occurrences, il y a lieu de penser que Max Lobe se veut le plus proche possible du Cameroun, nourri de l'envie de respecter les personnages par la technique du réalisme linguistique. Il y a dans son usage de la langue d'écriture un recours constant aux pratiques linguistiques intercodiques où s'observent la dilution des normes, la contextualisation de leurs pratiques et l'instabilité des situations sociales qui les véhiculent et qui montrent à quel point dans la fonctionnalité des pratiques, le plurilinguisme camerounais est lui-même « auto-régulé » *via* le texte littéraire et les personnages. Les personnages passent du français à l'anglais (*I swear*, ...*est go*, ...*c'est*



*how ? ...man, ...sa life*), du français au duala (*Mbeng*<sup>10</sup>), du français au camfranglais<sup>11</sup> (*nga*).

Écrire dans un paysage linguistique hétérogène revient donc à « participer à la construction de frontières entre langues » (Feussi, 2007 : 240), à naviguer entre des usages reconnus dans le cadre des discours. Il s'agit bien ici de traiter les pratiques de langues des personnages du point de vue de l'alternance codique, un phénomène qui, selon Noumssi (2006 : 232), « sert [...] de levier permettant à un sujet de continuer sa communication sans arrêt face à des locuteurs ou des lecteurs qui partagent les codes alternés » et qui assument pleinement leur hétérogénéité socio-linguistique, laquelle est renforcée par des pratiques néologiques significatives.

### 2.3 Les néologismes sémantiques et morphologiques

La néologie est un processus d'invention lexical qui contribue à faire émerger de nouvelles manières de parler, d'adapter la langue à un contexte sociolinguistique. Dans un sens plus général, c'est un processus d'innovation linguistique, par lequel le lexique d'une langue s'enrichit pour répondre aux besoins d'expression et de communication. Elle consiste en la création de nouvelles unités lexico-sémantiques appelées néologismes<sup>12</sup>.

#### 2.3.1 Les néologismes sémantiques

Encore appelée néosémie, la néologie de sens est un procédé de création d'un nouveau sens, inédit par rapport aux sens recensés d'un terme donné. Il s'agit ainsi d'instaurer un nouveau rapport signifiant-signifié par déviation ou évitement de la structure sémantique des unités lexicalisées. Autrement dit, un néologisme sémantique est un signifiant préexistant ayant subi un changement de signifié. Les énoncés comme les suivants en sont la parfaite illustration :

– À la véranda, en revanche, les *panthères* et les footeux s'étaient rapprochés dans un coller-coller trop suggestif. (p. 13) – Les *panthères*, sur leurs hauts talons Lady Gaga et leur robe ultra mini-serrée, ressemblent presque toutes à des prostiputes. (p. 68)

« *panthères* » : terme désignant métaphoriquement les jeunes filles et femmes dont les actions sont guidées par des intérêts financiers ou matériels.

– Malgré le bourdonnement ambiant, j'avais entendu Sita Bwanga confier à ma mère : « Ce sont nos fils Jean et Simon qui vont nous *mettre en haut* dans ce pays-ci. » (p. 13)

« *mettre en haut* » : aider quelqu'un à sortir de la précarité, de la misère. Placer quelqu'un dans une position sociale enviable.

<sup>10</sup>À l'origine, désigne la région du Littoral camerounais, « Région vers laquelle l'eau se dirige, le pays situé vers la mer, c.à.d. l'Ouest » (Helmlinger ; 1972 : 275). Par extension, ce terme renvoie à l'Europe ou l'Occident, notamment au-delà du Littoral camerounais.

<sup>11</sup>Selon Farenkia (2016 : 205), le camfranglais est « une pratique socio-langagière complexe qui se nourrit des mélanges de termes issus du français, de l'anglais, du pidgin-english et des langues autochtones camerounaises et qui s'énonce dans une syntaxe faite de néologies diverses ».

<sup>12</sup>Analyser un mot : le lexique ; la néologie. consulté le 20 juillet 2022 à 14h.

– Monsieur Eyoum, est le *sponsor* d'une très bonne amie à moi. (p. 54)

« *sponsor* » : tout homme comptant parmi les admirateurs ou amants d'une femme, dont le rôle et l'estime tiennent à la satisfaction des besoins financiers de celle-ci.

– Faut *bien saluer* tes chefs ! (p. 60)

– Bien que Sita Mpondo n'ait pas de titre de transport, elle *salue bien* le contrôleur. (p. 93)

« *bien saluer* » : terme employé au Cameroun pour désigner l'acte de rompre.

– Des petits commerc ants de toute sorte vendent à la sauvette de la kola, des bananes, du gin-gembre, du *bitter kola*, des racines de ginseng et d'autres écorces qui vous assurent un bon *plantain*, bien dur. (p. 68)

« *plantain* » : désigne métaphoriquement le pénis en érection.

Cet extrait permet de réaliser à quel point les unités lexicales dans le texte de Lobe sont régulièrement resémantisées et enrichies, placées hors norme standard selon l'esthétique ou les pratiques en cours dans le contexte camerounais. Il s'agit d'une créativité linguistique sur le sens des mots, mais qui va aussi au-delà, touchant à leur forme.

### 2.3.2 Les néologismes morphologiques

Le roman de Max Lobe est un lieu d'observation de la dynamique du français du point de vue morphologique au Cameroun. On parlera également de « néologisme lexical », défini par Guilbert (1975 : 31) comme un mot créé « en vertu des règles de production incluses dans le système lexical ». Dans ce contexte, le lexique d'une langue dynamique, présentant des structures innovantes, peut subir des phénomènes métaplasmiques portant sur les mutations lexicales. Autrement dit, les personnages créent des mots nouveaux à partir des bases lexicales existantes dans des langues. Il s'agit en général de ce que Dubois *et al.* (1994 : 322) appellent la néologie qui est « le processus de formation de nouvelles unités lexicales ». Dans *Loin de Douala*, les unités linguistiques employées par les personnages sont créées suivant plusieurs modalités tels qu'on peut le voir dans les extraits suivants :

– Sous un soleil impitoyable, nous avons descendu toutes les ruelles poussiéreuses des *sôlô-quarter* à la recherche des anciens coéquipiers de Roger. (p. 23)

– Elle avait exigé aussi de papa une maison individuelle à Bonamoussadi. Beedi et ses *sôlô-quarter* lui étaient devenus insupportables. (p. 29)

« *sôlô-quarter* » : Créativité langagière inspirée de l'argot jeune, pour signifier misérable. « Trop de promiscuité, trop de poussière, trop de caniveaux mal entretenus, trop de moustiques, trop de murs aux oreilles

d'éléphant, et surtout... et surtout trop de sorcières qui voulaient que son mari nouveau-riche la répudie »<sup>13</sup>. (p. 29)

– Dès le début de la route, je pleure comme un *mougou*, une vraie madeleine. (p. 32)

« *mougou*<sup>14</sup> » : nom masculin polysémique employé en contexte camerounais pour signifier un peureux, une personne stupide, dupe d'une escroquerie. – Dans une seconde attaque, les *boko-harameurs* ont fait une grande raffe. (p. 33) – « On dit que Boko Haram est partout. Que même les petites-petites filles avec le drap sur la tête peuvent venir ici nous *boko-haramiser*. » (p. 92)

« *boko-harameurs* » / « *boko-haramiser* » : mot composé et construit par dérivation suffixale nominale (-eurs), et verbale (-iser), inspiré du terrorisme orchestré par la secte islamiste *Boko Haram* née au Nigéria vers 2002, mais qui s'est étendue au Nord-Cameroun.

– Il m'a dit qu'il allait *boza* : qu'il irait en Europe à pied. (p. 24)

« *Boza* chez nous n'a rien à voir avec la boisson, la *boza* turque. D'après notre dictionnaire franc ais du Cameroun, c'est un mot nouveau qui dérive de certains dialectes ouest-africains. Il signifierait « victoire ». Lorsqu'après des mois, voire des années, de risques pris sur des chemins tortueux, on foule enfin le sol européen, on crie : Boza ! Victoire ! » [...] *Boza*, c'est l'aventure. Tout un périple complexe qui mène les *bozayeurs*, par petites étapes, du Cameroun jusqu'en Europe »<sup>15</sup>. (p. 26)

– Regarde donc son nez, bon sang ! Aussi large qu'un double tuyau d'échappement. Et puis, elle *met le ndjansan*, hein, elle se blanchit la peau. Ses coudes, genoux et phalanges demeurent noir foncé. Salope, va ! On appelle ce genre de femmes, les *fanta-coka*. Simon, d'évidence, se fout pas mal de ce que je pense de l'hôtesse. (p. 103)

« *mettre le ndjansan* » : Le *djansan* est à la base une épice au goût très prononcé, prisée dans la cuisine africaine. Mais, contextuellement il désigne le décapage, la dépigmentation de la peau.

« *fanta-coka* » : état d'une personne de race noire dont le décapage ou éclaircissement de la peau présente deux couleurs différentes (jaune/orange et noire), notamment au niveau des articulations (genoux, coudes, doigts, orteils...).

On le voit, en recourant à ces néologismes, l'écrivain francophone réinvente la langue française et la replace dans un contexte différent où les pratiques socioculturelles sont particulières et méritent d'être exprimées avec fidélité et authenticité. Bien plus, ils répondent « aux besoins de créativité verbale chaque fois qu'une nouvelle unité de

<sup>13</sup>Cet extrait explicatif est fait par l'auteur, pour orienter le lecteur sur les sens de ce néologisme.

<sup>14</sup>En Côte d'Ivoire, *mougou* est un verbe qui appartient aux parlers jeunes, et signifie « faire l'amour, avoir des relations sexuelles », précisément du côté de l'homme ou de la personne qui domine au moment de l'acte sexuel.

<sup>15</sup>Explication du mot *boza*, donnée par l'auteur lui-même.

langue est formée à partir d'autres unités existantes dans la langue, soit pour des besoins d'expressivité, soit parce que la réalité exprimée ne peut l'être autrement que par le choix et l'utilisation du mot nouveau » (Tsofack ; 2011 : 248).

Ces représentations langagières transposées dans le roman se font aussi souvent par des marqueurs discursifs et autres particularismes morphosyntaxiques et énonciatifs relevant de la norme endogène.

#### 2.4 Les particularismes énonciatifs

Certains procédés présents dans le roman de Lobe peuvent être rangés comme marqueurs discursifs socio-linguistiques, culturels et identitaires francophones en général et camerounais en particulier. Il s'agit des particularismes énonciatifs qui permettent davantage de valider la prégnance et l'expansion de la norme endogène dans la littérature francophone. *Loïn de Douala* donne à voir des interjections et les modifications lexico-phoniques conscientes opérées sur les mots. Les extraits ci-après en sont la parfaite illustration :

– On ne peut même plus rigoler *ichi*, s'était indigné Pâ Bomono... (p. 15)

« *ichi* » : équivalent lexical de « *ici* », modifié à des fins phonético-ludiques.

– « Je suis la station d'essence, tu es la voiture. Roule, roule, mon connard, eh ? à la fin tu reviendras *sauf que* me consommer. » p27

– Humm! Le gars-là, c'est sa mignoncité qui va *sauf que* nous tuer! » (p. 39)

– Je fais part de mes inquiétudes à Simon : « *Better* on fuit *sauf que* maintenant qu'il est absent. » (p. 75)

« *sauf que* » : terme très récurrent dans le parler jeune camerounais, en emploi restrictif et généralement emphatique. Son usage relève entièrement de la norme endogène du français.

– Hey Simon! a lancé Mabingo. Comment vous partez *vite-vite* comme c a ? (p. 25)

– je vais seulement accompagner mes fils ici-là à la gare et je reviens *vite-vite* retirer ma voiture. (P.91)

« *vite-vite* » : composition adverbiale originale fréquemment employée en Afrique francophone, servant à exprimer la vitesse ou la célérité dans une action.

– Elles disaient : « Eeeh ma copine ! Tu as vu comme il est beau ? *Yeuch!* » (p. 39)

« *Yeuch!* » : interjection provenant des langues de l'Ouest-Cameroun, exprimant l'étonnement.

– « Coco cassé ? *Cent-cent francs!* Noix de coco cassé ? *Cent-cent!* » (p. 42)

« *Cent-cent francs* » : construction spécifique correspondant à *cent francs pièce* dans le français dit standard.

À l'observation, ces particularismes permettent de jeter un nouveau regard sur la langue et les prescriptions normativistes qui tendent à occulter la dimension expressive et émotionnelle libre des productions discursives des locuteurs francophones.

### 3 Vers une didactique de l'enseignement du roman francophone contemporain : quelques réflexions à partir de *Loïn de Douala* :

Selon l'auteur et collaborateur aux éditions Zoé Amaury Nauroy, « c'est par ses dialogues qu[e] [Max Lobe] irrigue toute sa prose ». Nauroy rapporte en effet que la clé d'écriture de *Loïn de Douala* a été donnée à son auteur au moment où ce dernier réussit à prêter suffisamment attention à la manière dont parlaient ses personnages principaux (*Versus*, 2018). La langue qu'il développe au travers de ses personnages est donc directement aux prises avec la réalité de terrain qu'il expérimente à chaque fois qu'il retourne au Cameroun. Or, le fait que ce roman soit proposé comme lecture complémentaire dans des universités de ce pays<sup>16</sup> contribue à légitimer un parler autrefois relégué aux marges par la classe intellectuelle (Ongba, 2018) et encourage ce mouvement d'appropriation de la langue française par les locuteurs et locutrices camerounais.es qui permet d'aller au-delà d'un sentiment d'insécurité linguistique (Zang Zang, 2018). Au vu du manque de reconnaissance littéraire instituée dans la plupart des pays africains francophones, l'école et, encore plus, l'université demeurent les principales instances légitimantes (Albert, 2008). Proposer *Loïn de Douala* à des étudiant.e.s camerounais.es est de fait un signal fort d'inclusion et de valorisation du parler local au sein de textes littéraires reconnus par la critique internationale.

Cette dernière, justement, tend à rendre les auteurs et autrices africaines plus visibles dernièrement, notamment durant l'année 2021 qui a vu de nombreux prix littéraires majeurs être décernés à des productions littéraires africaines, notamment africaines d'expression française. Mais cette reconnaissance se traduira-t-elle par une plus grande intégration de ces œuvres dans les programmes scolaires et universitaires des pays francophones occidentaux ? Des enquêtes basées sur le dépouillement de manuels scolaires destinés à l'enseignement de la littérature<sup>17</sup> dans les lycées français montrent en effet que les littératures d'expression française produite par des écrivain.e.s non français.es (ou non considéré.e.s comme tel.le.s) sont mentionnées de manière très marginale (Abomo-Maurin, 2008 ; Vautrin, 2008). C'est aussi le cas dans les universités françaises, lorsqu'on se penche sur les plans d'études des licences et masters en Lettres (Maillard, 2014). L'unique exception concerne l'enseignement de la didactique du FLE, domaine où les textes « francophones » sont perçus comme des « lieux privilégiés pour lire le dialogue et l'hybridation des langues et des cultures » (Maillard, 2014 : 102). Étudier ces productions littéraires issues du monde entier permet ainsi de montrer la richesse de la langue française et de favoriser des échanges sur l'interculturalité. Mais surtout, ce champ de recherche manifeste une véritable prise de

<sup>16</sup> C'est notamment le cas à l'Université de Dschang, où au département de Langues Étrangères Appliquées, et plus précisément dans la filière Lettres d'Expression Française, *Loïn de Douala* est souvent proposé aux étudiants pour la réalisation de leurs exposés en littérature.

<sup>17</sup> « La littérature est l'une des composantes essentielles de la discipline scolaire « français » [...] » (Denizot, 2010 : 81).

conscience quant à la nécessité d'intégrer l'idée de variation interne à l'imaginaire que l'on a d'une langue, comme le rappelle Anne Godard (2018 : 266) :

[Les littératures francophones] peuvent contribuer à déconstruire le « mythe » d'un français un et indivisible, et éduquer à la diversité linguistique en donnant accès à une représentation du français pluralisé, où la relation langue/culture n'est plus celle d'une adéquation totale formant une unité homogène, fixe et normative.

Toutefois, hors du domaine de l'enseignement du FLE et des études africanistes<sup>18</sup>, les littératures d'expression françaises produites par des autrices et auteurs non Français sont peu abordées dans des cours de littérature donnés au secondaire en France. Des enquêtes similaires manquent pour la Suisse romande et la Belgique francophone, mais la tendance semble être assez proche<sup>19</sup>. Plusieurs hypothèses sont émises à ce sujet, dont la principale est la question de la désignation de l'objet lui-même, les « littératures francophones » étant exclues *de facto* de la « littérature française » (Ngalasso-Mwatha, 2014). Cette frontière entre littératures, que beaucoup dénoncent comme artificielle du point de vue de la langue d'écriture, conduit certainement un grand nombre d'étudiants à aborder les « littératures francophones » de manière marginale à l'Université – lorsqu'elles sont enseignées – et se répercute sur le contenu de leurs cours une fois ces derniers devenus enseignants.

Outre cette distinction critiquable (Mazauric, 2010), une autre hypothèse de sa faible présence dans l'enseignement supérieur est celle du manque de connaissance de leur contexte d'énonciation. Même s'ils sont attirés par ces textes, les étudiantes et étudiants doutent de posséder les codes pour bien les envisager (Veit-Wild, 2008). Ce manque de connaissance concerne également les enseignant.e.s qui n'ont pas de savoirs assez solides sur l'histoire et sur l'organisation sociale des pays non occidentaux, ainsi que sur leurs différentes coutumes et traditions (Albert, 2008). De fait, pour justifier le choix d'un corpus restreint de textes « francophones », les enseignant.e.s indiquent souvent sélectionner des œuvres qu'ils qualifient de « lisibles » pour leurs étudiants, ce que nuance Vanessa Vaudin (2008 : note 8) : « bien souvent la lisibilité n'est pas tant linguistique qu'idéologique ou référentielle ».

Or, l'exemple de l'écriture de Max Lobe nous conduit à penser que cette difficulté à inclure des textes d'expression française produits par des autrices ou auteurs non français (ou non considérés comme tels) est certes un problème de référentialité, sans pour autant être toujours idéologique. Le manque de références linguistiques reste tout de même un facteur non négligeable de difficulté dans l'enseignement de ces lit-

<sup>18</sup>L'ouvrage *Littératures, savoirs et enseignement*, dirigé par Musanji Ngalasso Mwatha et dont plusieurs contributions ont nourri cette réflexion est justement issu d'un colloque organisé par le CELFA (Centre d'Études Linguistiques et Littéraires Francophones et Africaines), en collaboration avec l'APELA (Association Pour l'Étude des Littératures Africaines).

<sup>19</sup>Il faudrait néanmoins affiner cette affirmation, car tant les littératures belge et suisse de langue française sont considérées comme des littératures « francophones » par la France, ce qui place ces pays dans une position intermédiaire les poussant peut-être à une plus grande ouverture à la littérature mondiale de langue française, y compris au niveau universitaire. Signalons par exemple l'existence du Pôle pour les Études Africaines de la faculté des Lettres de Lausanne (PEALL) dirigé par la Prof. Christine Le Quellec-Cottier et la spécialisation proposée au niveau Master « Études africaines : textes et terrains ».

tératures. Sur le plan de la compréhension du langage employé, tout d'abord, la langue d'écriture des autrices et auteurs « francophones », qui fait dialoguer le français avec d'autres langues, vernaculaires ou européennes, conduit à mettre en relation divers registres symboliques à la fois occidentaux et africains, comme le montre l'analyse de la langue d'écriture de Lobe. L'enseignant.e européen.ne francophone qui travaille sur des textes écrits dans sa langue maternelle peut alors éprouver un sentiment de « défamiliarisation » déstabilisant (Suchet, 2018 : 283). Si cette langue procure beaucoup de plaisir lors de la lecture, au moment de devoir construire un enseignement autour de ce type de textes, il peut s'avérer difficile de devoir expliquer à ses élèves des termes, des tournures, voire des images que l'on peut saisir de manière littérale, mais qui, paradoxalement, sont étrangers à sa propre pratique langagière. Et ce malaise est redoublé au moment d'aborder ces productions avec les outils traditionnels d'analyse de textes utilisés pour la littérature française. Sur le plan didactique, en effet, l'approche textuelle pratiquée dans l'enseignement supérieur est encore marquée par l'exercice de l'explication de texte. Il n'est ainsi pas anodin que Senghor soit l'écrivain « francophone » le plus cité dans les manuels de littérature du secondaire, sa langue étant jugée « plus sereine que celle de Césaire », mais aussi que ses textes soient principalement abordés sous le prisme des thématiques plutôt qu'à partir d'une analyse linguistique ou stylistique pour lesquelles les compétences manqueraient (Abomo-Maurin, 2018). Comme le relève Christiane Albert (2008 : 3), les méthodes d'analyses familières aux enseignant.e.s ayant passé par un cursus de Lettres dans les universités européennes ne suffisent plus « pour rendre compte de la situation du plurilinguisme et pluriculturalisme de la littérature africaine ».

Il vaudrait donc la peine de (re)penser la didactique de la littérature en y incluant la problématique de la langue française et de ses arrière-plans culturels qui ne sont plus uniquement européens, ce qui ne semble toutefois pas être une question qui occupe la recherche actuelle. Les « chantiers » en cours en didactique de la littérature recensés par Dufays et Brunel (Dufays & Brunel, 2016) ne relèvent en effet aucun volet dédié à cette question. Le moment serait pourtant venu, au regard de la qualité et de la richesse des productions francophones du monde entier, mais aussi de leur reconnaissance sur un plan critique et institutionnel, de réfléchir aux meilleurs outils permettant de les appréhender dans l'enseignement, sous une perspective d'entraide et d'échanges entre spécialistes. Dans son excellente analyse de la « construction disciplinaire polarisée entre littérature française et littérature francophone » au sein de l'institution, Nadège Weldwachter (2011) plaide pour une évolution nécessaire de leur approche :

[...] la problématique qui se profile sous la question des places respectives que doivent occuper littératures française et francophone est celle du rapport ou passage de la disciplinarité à l'interdisciplinarité. Un plaidoyer en faveur de la seconde a pour fondement la nécessité de rendre visibles et compréhensibles les liens entre divers champs de savoir, la production d'un environnement propice aux travaux solidaires, à la circulation et médiation de la connaissance. Un basculement en cette direction ne peut être effectif que s'il s'accompagne de bouleversement dans les pratiques insti-

tutionnelles (organisation des carrières et de l'enseignement), avec dans son sillon une révision de l'encadrement scientifique.

Issue d'échanges entre un sociolinguiste camerounais et une chercheuse suisse-romande amenée à enseigner les littératures africaines d'expression française, cette réflexion sur la langue littéraire de Max Lobe est un modeste exemple de recherche selon ces critères. C'est en effet à partir de travaux menés par des universitaires de différents horizons que pourra s'élaborer un savoir linguistique, littéraire et culturel conduisant à des études approfondies de la poétique de certain.e.s auteur.e.s « francophones », à leur diffusion au sein de réseaux de chercheurs élargis, ou encore à l'élaboration de profils d'œuvres de littérature d'expression française, afin de soutenir leur enseignement à travers le monde. Il est nécessaire, à l'heure de la globalisation, de favoriser ce type de travaux de manière institutionnelle, mais aussi politique<sup>20</sup>, ce qui contribuera à donner du sens à l'existence de la si décriée Francophonie.

### Conclusion

Au moment d'entrer dans l'univers fictionnel issu de l'imagination et du talent de son autrice ou de son auteur, il est néanmoins important de se souvenir qu'avant toute chose, la langue de ce dernier n'est pas conditionnée à sa seule origine. Les écrivain.e.s d'expression française issus de tous les continents nous rappellent un fait qui concerne en réalité la totalité des créateurs littéraires, à savoir que plusieurs traditions linguistiques et culturelles se rencontrent dans l'élaboration de leurs récits. Il faut en effet garder à l'esprit que la langue d'écriture est propre à chacun.e, et que la liberté de la transformer est totale. Max Lobe ne dit pas autre chose, lorsqu'il explique que « la langue, qu'elle soit française d'ailleurs, ou pas, doit être à mon service, [...] me permettre de dépeindre ce que je vois. Si je n'arrive pas à mettre une couleur sur une idée, sur une pensée, alors cette langue est problématique et il faut la bousculer un peu » (*RTS Suisse en scène*). Pour s'en convaincre, il suffit de se plonger dans son dernier roman, *La Promesse de sa Phall'Excellence* (2020), qui s'ouvre sur une invitation à ne pas se laisser rebuter par la langue triturée qu'il emploie et à bien s'installer pour écouter. Le moment que le lecteur ou la lectrice va passer en compagnie des personnages du roman ne pourra que le convaincre que la langue est un outil créatif puissant n'hésitant pas à déstabiliser pour mieux questionner.

### Références bibliographiques

ABOMO-MAURIN, Marie-Rose (2008). « La littérature africaine et francophone dans le programme français des lycées français », in NGALASSO, Mwatha Musanji (dir.), *Littératures, savoirs et enseignement*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, p. 251-263. Consulté en ligne à l'adresse : <https://books.openedition.org/pub/43122> (dernière consultation le 20 janvier 2022).

ALBERT, Christiane (2008). « L'enseignement des littératures africaines hors de leur contexte de production », in NGALASSO, Mwatha Musanji (dir.), *Littératures, savoirs et enseignement*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, p. 223-230. Consulté en ligne à l'adresse : <https://books.openedition.org/pub/43097> (dernière consultation le 20 janvier 2022).

<sup>20</sup>Cet article a d'ailleurs été rendu possible par l'obtention d'une bourse d'excellence de la Confédération suisse décernée à Gaston-François Kengue, qui lui a permis de rejoindre l'Université de Lausanne pour une année.



- BONNOT, Jean-François *et al.* (2001). « Alternance codique et focalisation dans le discours des pasteurs bilingues français/alsacien », in *Actes du colloque ordre et distinction*, Paris, Cliempia, Ed Shnerdeker p. 71-86.
- CALVET, Louis-Jean (2005). « Les Voix de la ville revisitées. Sociolinguistique urbaine ou linguistique de la ville », in *Signalétiques et signalisations linguistiques et langagières des espaces de ville (configurations et enjeux sociolinguistiques)*, Actes de la 4<sup>e</sup> journée internationale de Sociolinguistique urbaine, Moncton, septembre 2005, Revue de l'Université de Moncton, n<sup>o</sup> 1, vol. 36, Moncton, Erudit p. 9-30.
- DAFF, Moussa (1998). « Le franc aïs mésolectal comme expression d'une revendication de copropriété linguistique en francophonie », in *Le Franc aïs en Afrique*, n<sup>o</sup> 12, p. 55-104.
- DENIZOT, Nathalie (2010). « Construction d'un corpus scolaire : Les extraits de Balzac dans les manuels scolaires (1880-2007) », in LOUICHON, Brigitte et ROUXEL, Annie (dir.), *Du corpus scolaire à la bibliothèque intérieure*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 81-90.
- DUBOIS, Jean *et al.* (1994). *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- DUFAYS, Jean-Louis et BRUNEL, Magali (2016). « La didactique de la lecture et de la littérature à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. État des recherches en cours et perspective curriculaire », in PETITJEAN, André (dir.), *Didactique du français et de la littérature*, Metz, CREM (Université de Lorraine), p. 233-266. adresse : [https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal%3A187517/datastream/PDF\\_01/view](https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal%3A187517/datastream/PDF_01/view) (dernière consultation le 20 janvier 2022).
- FEUSSI, Valentin (2007). « Le franc aïs et les pratiques linguistiques en contexte urbain au Cameroun : une dynamique interactionnelle », in *Le franc aïs en Afrique*, n<sup>o</sup> 22, p. 233-252.
- GODARD, Anne (2015). *La littérature dans l'enseignement du FLE*, Paris, Didier.
- GUILBERT, Louis (1975). *La créativité lexicale*, Paris, Larousse.
- GUMPERZ, Jean (1982). « Alternance codique et focalisation dans le discours des pasteurs bilingues franc aïs : alsacien », *Actes du colloque ordre et distinction*, Paris, Cliempia, Ed Shnerdeker, p. 51-68.
- HEMLINGER, Paul (1972). *Dictionnaire duala-français, suivi d'un lexique français-duala*, Paris, Éd. Klincksieck.
- LOBE, Max (2018). *Loin de Douala*, Genève, Zoé.
- MAILLARD, Nadja (2014). « Les littératures francophones à l'université française : l'exemple des formations en didactique du FLE », in KILANGA, Julien (dir.), *Édition et enseignement des littératures francophones*, Paris, Riveneuve éditions, p. 97-115.
- MAZAURIC, Catherine (2010). « Une littérature en commun ? Corpus prescrit et mises en frontière », in LOUICHON, Brigitte et ROUXEL, Annie (dir.), *Du corpus scolaire à la bibliothèque intérieure*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 35-43.
- MOUNIN, Georges (dir.) (1974). *Dictionnaire de la linguistique*, Paris Quadrige/P.U.F.
- NGALASSO, Mwatha Musanji (2008). « Présentation », in NGALASSO Mwatha Musanji (dir.), *Littératures, savoirs et enseignement*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, p. 9-14. Consulté en ligne à l'adresse : <https://books.openedition.org/pub/42897> (dernière consultation le 23 avril 2022).
- NGALASSO, Mwata Musanji (1984). « Langues, littératures et écritures africaines », in *Recherches et travaux*, n. 27, p. 21-39.
- NGALASSO, Mwatha Musanji (2001). « De *Les Soleils des indépendances* à *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Quelles évolutions de la langue chez Kourouma ? », in PAPA SAMBA, Diop (éd.), *Littératures francophones : langues et styles*, Paris, L'Harmattan, p. 13-47.
- NJOH KOME, Ferdinand (2009). *Approche sociolinguistique des titres à la une des journaux camerounais francophones*, Thèse de Doctorat en Sciences du langage, Université de Rennes 2.
- NOUMSSI, Gérard-Marie (2006). « Contact de langues et appropriation du franc aïs dans le roman camerounais moderne », in *Actes de journées scientifiques des réseaux de chercheurs concernant la langue et la littérature*, Dakar, p. 229-237.
- OMGBA, Richard Laurent (2018). « Introduction », in OMGBA, Richard Laurent et ATANGA KOUNA, Désiré (dir.), *La littérature camerounaise d'expression française*, Paris, L'Harmattan, p. 9-145.
- ONGUENE ESSONO, Louis-Martin (2003). « L'écriture francophone ; enrichissement ou appauvrissement du franc aïs ? L'exemple camerounais », in *Zeitschrift für Französische sprache und litteratur*, Franz Steiner Verlag, p. 225-238.

PLOOG, Katja. & RUI, Blandine (éds) (2005). « Situations de plurilinguisme et enseignement du franc ais en Afrique », in *Appropriation du franc ais en contexte multilingue*, Actes du Colloque, Besançon 16-17 novembre 2003, Presses universitaires de Franche Comté.

POIRIER, Claude (1995). « Les Variantes topolectales du lexique franc ais. Propositions du classement à partir d'exemples québécois », in LATIN D. et FRANCARD M. (dir.). *Le Régionalisme lexical*, Duculot / Aupelf – Uref, p. 13-56.

POLL, Bernhard (2005). *Le Franc ais langue pluricentrique ? Etudes sur la variation diatopique d'une langue standard*, Frankfurt am Main, Peter Lang.

ROBILLARD, Didier de (2001). « Peut-on construire des « faits linguistiques » comme chaotiques ? Quelques éléments de réflexion pour amorcer le débat », in *Marges-linguistiques*, n° 1, p. 163-204.

SAINT-GELAIS, Richard (2002). « Fiction », in ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis et VIALA, Alain (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, p. 289-290.

SUCHET, Myriam (2015). « Et si nous étions tous allophones ? La littérature québécoise comme expérience de « français langue étrangère » », in GODARD, Anne (dir.), *La littérature dans l'enseignement du FLE*, Paris, Didier, p. 272-283.

TABI-MANGA, Jean (2000). *Les Politiques linguistiques du Cameroun – Essai d'aménagement linguistique*, Paris, Khartala.

TSOFAK, Jean-Benoît (2011). « (Re)produire, marquer et (s')appropriier les « lieux (publics) de ville » par les mots ou comment les murs (dé)font les langues à Dschang », dans *Nka'a Lumière, Revue pluridisciplinaire de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, n° 9/10, Université de Dschang, p. 235-259.

VAUDIN, Vanessa (2008). « L'enseignement des littératures francophones dans le secondaire », in NGALASSO, Mwatha Musanji (dir.), *Littératures, savoirs et enseignement*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, p. 265-277. Consulté en ligne à l'adresse : <https://books.openedition.org/pub/43127> (dernière consultation le 20 janvier 2022).

VEIT-WILD, Flora (2008). « Les études en littérature africaines : défi ou défaut ? » in : NGALASSO, Mwatha Musanji (dir.), *Littératures, savoirs et enseignement*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, p. 239-249. Consulté en ligne à l'adresse : <https://books.openedition.org/pub/43112> (dernière consultation le 20 janvier 2022).

VELDWACHTER, Nadège (2011). « Littérature française et littératures francophones : une union inconvenante ? » in KREMER, Nathalie (dir.), *Fabula-LhT* [en ligne] n° 8, « Le Partage des disciplines ». URL : <http://www.fabula.org/lht/8/veldwachter.html> (consulté le 09 février 2022).

ZANG ZANG, Paul (2018). « L'appropriation du français comme politique linguistique aux niveaux social et institutionnel en Afrique » in : OMGBA, Richard Laurent et ATANGA KOUNA, Désiré (dir.), *La littérature camerounaise d'expression française*, Paris, L'Harmattan, p. 33-45.

ZIMA, Pierre (2011). *Texte et société. Perspectives sociocritiques*, Paris, L'Harmattan.

## Presse et médias

*Le Monde*, [https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde\\_883572\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html) (Dernière consultation le 27 janvier 2022).

*Le Temps*, <https://www.letemps.ch/culture/furia-carnavalesque-max-lobe> (consulté le 27 janvier 2022).

*RTS Suisse en scène* : <https://www.rts.ch/play/tv/suisse-en-scene/video/invite--max-lobe?urn=urn:rtts:video:12571483> (dernière consultation le 05 avril 2022).

*RTS Versus* : <https://www.rts.ch/info/culture/livres/9377779-entre-rires-et-quelques-larmes-l-auteur-max-lobe-nous-entraîne-au-cameroun.html> (dernière consultation le 07 février 2022).

*TV5 Monde*, <https://www.youtube.com/watch?v=4uvSTn5td3g> (consulté le 05 avril 2022).

<https://books.openedition.org/pub/43112> (dernière consultation le 20 janvier 2022).

<https://books.openedition.org/pub/43127> (dernière consultation le 20 janvier 2022).

[https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal%3A187517/datastream/PDF\\_01/view](https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal%3A187517/datastream/PDF_01/view) (dernière consultation le 20 janvier 2022).

Analyser un mot : le lexique ; la néologie. <https://www.espacefrancais.com/la-néologie> consultée en ligne le 20 juillet 2022 à 14h.